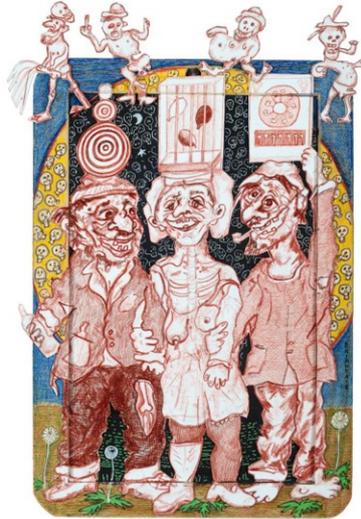


Bernard
BRIANTAIS



Je dessinais déjà dans le ventre de ma mère

MYCELIUM

Je dessinais déjà dans le ventre de ma mère



DÉJÀ PUBLIÉ PAR MYCELIUM :

Laurent DANCHIN *Méditation sur le Pont Charles* Porte-Folio : dessins de Davor Vrankic. Avril 2016

Jean-Luc GIRAUD *De la peau de saucisson devant les yeux*. Juin 2016

Laurent DANCHIN *CHOMO, l'ange du dernier cri*. Septembre 2016

Laurent DANCHIN et Jean-Luc GIRAUD *Doigt de fée. Les broderies de Jeanne Giraud*. Novembre 2016

Laurent DANCHIN *MAI 68. Entre Pierre Grappin et Benny Lévy*. Dessins de Jim Sanders. Mai 2017

Laurent DANCHIN *Nuit d'éveil à Sainte-Anne*. dessins de Jean-Luc Giraud. Novembre 2017

Jean-Luc GIRAUD *Avec tout le Barnum et son train*. Décembre 2017

Jean-Luc GIRAUD *Aussi beau qu'un mirliton*. Décembre 2018

Laurent DANCHIN *ARTICLES*. Préface par David Koenig. Décembre 2018



AVRIL 2019

BERNARD BRIANTAIS

**Je dessinais déjà
Dans le ventre de ma mère**

**Propos recueillis par Jean-Luc Giraud,
Préface par Carole Launai**



Arrière la muse académique ! Je n'ai que faire de cette vieille bégueule. J'invoque la muse familière, la citadine, la vivante, pour qu'elle m'aide à chanter les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux-là que chacun écarte, comme pestiférés et pouilleux, excepté le pauvre dont ils sont les associés, et le poète qui les regarde d'un œil fraternel.

*Fi du chien bellâtre, de ce fat quadrupède, danois, king-charles, carlin ou gredin, si enchanté de lui-même qu'il s'élançait indiscrètement dans les jambes ou sur les genoux du visiteur, comme s'il était sûr de plaire, turbulent comme un enfant, sot comme une lorette, quelquefois bargeux et insolent comme un domestique !
Fi surtout de ces serpents à quatre pattes, frissonnants et désœuvrés, qu'on nomme levrettes, et qui ne logent même pas dans leur museau pointu assez de flair pour suivre la piste d'un ami, ni dans leur tête aplatie assez d'intelligence pour jouer au domino !*

À la niche, tous ces fatigants parasites !

Qu'ils retournent à leur niche soyeuse et capitonnée ! Je chante le chien crotté, le chien pauvre, le chien sans domicile, le chien flâneur, le chien saltimbanque, le chien dont l'instinct, comme celui du pauvre, du bohémien et de l'histriion, est merveilleusement aiguillonné par la nécessité, cette si bonne mère, cette vraie patronne des intelligences !

Je chante les chiens calamiteux, soit ceux qui errent, solitaires, dans les ravines sinueuses des immenses villes, soit ceux qui ont dit à l'homme abandonné, avec des yeux clignotants et spirituels : Prends-moi avec toi, et de nos deux misères nous ferons peut-être une espèce de bonheur !

BAUDELAIRE Extrait de *Petits poèmes en prose, Les bons chiens*



Fascination pour les marges

Voici peu, un ami vidéaste eut à filmer les vœux du maire dans une petite ville de province. La séance terminée, une femme vient vers lui pour le remercier de son travail, estimant qu'il était très important. Un homme qui venait de la rejoindre regarde notre ami et après un long silence dit "il n'est rien". Il se retourne vers la femme et répète "il n'est rien". Comme vous pouvez vous en douter, notre ami en est resté estomaqué.

Bernard Briantais est à l'opposé de cette morgue narcissique (ou de classe). Pour lui, personne n'est rien. Depuis son enfance, ce sont les invisibles qui l'attirent, les vieux, les travailleurs pauvres, les clodos, ceux et celles qu'on désigne comme les "petites gens" parce qu'ils ont des petits revenus. Les grandes gueules, le fascinent aussi parce qu'ils affirment une identité forte qui fait fi de la normalité des autres : des conformismes, du jeunisme, du devoir de modernité... À ses yeux, les uns et les autres sont le sel de la vie.

L'étrangeté et la beauté des costumes et des us d'autrefois - par exemple lors d'un enterrement à l'ancienne : étoles de martes, chapeaux et résilles - défilent dans ses dessins. Ailleurs, de vieilles dames trop fardées côtoient des clochards aux visages burinés par la

dureté de la vie. Petits vieux, grands-mères au jardin des plantes à Nantes, carnivals de la mi-carême et ses subversions n'ont cessé de faire travailler sa main. Le grotesque, la dérision, le grand âge relèvent tous d'une même attirance pour ces marges qui constituent la vie elle-même.

La fascination pour ce peuple aux mœurs d'un autre temps ou d'un autre milieu nous amène à regarder autrement la différence juste à côté de nous. Les papous sont partout mais tout le monde n'est pas apte à les voir et à les admirer à leur juste valeur : ils relèvent d'un art brut d'une société en perpétuelle création-disparition¹. Finis les habits du dimanche (noirs en général pour des raisons économiques²), les vendeuses de ticket de loto dans la rue, les vieilles trop maquillées, Bernard a tenu à fixer par ses images le peuple disparu de sa jeunesse. Il est resté tout au long de sa vie fasciné par la beauté charnelle laissée par les marques de la

¹ Voir à ce sujet *Les peuples de l'art*, Joëlle Deniot et Alain Pessin (dir.), L'Harmattan, Sociologie des arts, 2005.

² A une époque où il n'y avait pas à chaque coin de rue des boutiques de mode, l'habit du dimanche servait aussi pour les enterrements, les mariages et autres événements collectifs. Il se devait donc d'être neutre.

vie. Inlassablement, il travaille à la représentation et à la mise en image de cette esthétique de la vie quotidienne telle qu'il a pu l'observer et l'observe encore.

Quoi de plus logique pour représenter cette faune que des matériaux pauvres et de récupération ? À peuple modeste, matériaux modestes : crayons de couleurs, Bics, ou déchets multiples et variés de la vie quotidienne retrouvent une deuxième vie. Comme nous le montre Bernard, une culture riche peut émerger de vies au plus bas de l'échelle économique (des rebuts de la société diraient ceux qui pèsent la valeur humaine à l'aune de la valeur financière).

Pauvreté, braillardises et rires

Son œuvre relève de ce que l'on pourrait nommer une "éthique rabelaisienne" : celle d'une jouissance de la vie, par opposition à une éthique du travail et du devoir. Ce qui ne signifie pas que l'une exclue l'autre mais que la première lui parle et pas l'autre. Jouir de la vie quand on est pauvre ce n'est pas évident. La vie n'est pas que labeur, ne doit pas être que labeur et dureté. Ceux qui savent ripailler et rigoler malgré une vie faite de restrictions le bouleversent, lui, le timide. À l'opposé du "luxe, calme et volupté" de Baudelaire ici c'est "pauvreté, braillardises et rires". Son admiration des figures masculines et féminines, qui semblent aujourd'hui disparaître avec le monde ancien et la sociabilité des bars, se heurte à ces

politiques qui se donnent comme profession de faire le bien des gens même contre leur gré et même si cela signifie leur enlever toute liberté. Les grandes gueules fumeuses et buvantes ne sont plus acceptées par un État qui ne cesse de légiférer et de faire de la pédagogie en direction de ce *peuple-enfant*.

La gouaille d'antan a-t-elle disparue ou ne sait-on plus la voir sous ses formes actuelles ? N'est-ce pas elle que l'on voit réapparaître sur les ronds-points de France avec les gilets jaunes ? On a pu entendre dire qu'ils retrouvaient avec plaisir une manière de partager leurs peines et leurs convictions avec ces autres qu'ils ne rencontraient plus. Il n'est d'ailleurs pas anodin que cette sociabilité se soit recrée sur les ronds-points, symboles, en France, de la volonté des politiques à mettre des bâtons dans les roues des automobilistes.

Un art contemporain Hors-les-normes

Au mépris de certaines élites, il ne peut y avoir qu'une réponse élégante : un bras d'honneur. L'œuvre de Bernard Briantais est comme un bras d'honneur à ces pédanteries artistiques, politiques et bancaires ; elle fait partie de ce rejet et de cette coupure depuis longtemps constatés entre élites et peuple. Elle est à l'opposé d'un Art qui se dit Contemporain et cherche le plus souvent à remettre en question le *sens commun*. Art élitiste en ce qu'il veut se démarquer du peuple. Il n'est jamais aussi satisfait que lorsqu'il choque ou

échappe au vulgaire dans son sens étymologique : le commun. Ce vulgaire que Bernard Briantais met au pinacle est un bien qu'il faut chérir et savoir apprécier à sa juste valeur : celui de l'étrangeté de la condition humaine.

Depuis le temps que l'art étatique et boursier se dit Contemporain - un demi siècle au moins ? - le mot relève plus de l'idéologie que du réel.³ Les "derniers de cordées" de l'escalade sociale ne sont-ils pas admirables lorsqu'ils arrivent à tenir tête à ces prétentieux, à dire non ? L'ambitieux tend à ne pas vouloir voir ce qu'il y a de beau et de bien dans un peuple dont il veut se démarquer⁴. Aussi, le monde de ceux qui se veulent appartenir à l'Art

³ Inauguré par Marcel Duchamp et son rejet du faire et du labeur. En quelque sorte, son mépris du faire des classes laborieuses s'est confondu avec son mépris du faire du peintre. Il ne supportait plus qu'on puisse dire "bête comme un peintre". Mais en extirpant la peinture et la sculpture de sa gangue laborieuse n'a t-il pas haussé ces arts à la bêtise bourgeoise comme le disait Flaubert de la démocratie et des prolétaires ?

⁴ Voir à ce sujet "la distinction. Une critique sociale du jugement" de Pierre Bourdieu. Les éditions de Minuit, 1979.

Contemporain semble peuplé de personnes qui ont besoin d'éteindre les lumières des autres pour briller. Ils s'opposent, ils critiquent en "mutins de panurges"⁵.

Le cul entre deux mondes

Bernard Briantais a commencé le début de sa vie d'adulte dans un milieu interlope - après avoir été un brillant élève qui aurait dû poursuivre sa scolarité -, mené là par la révolte contre le père. Il a pu observer de près les zones d'ombres de notre société, en plus de la faune des rues. Un père gardien de la paix, buveur, collectionneur d'oiseaux et obnubilé par l'argent ne doit pas aider à suivre le "droit chemin".

C'est dans la rue qu'il a rencontré sa femme Pascale alors qu'il vendait ses dessins sur le trottoir. Ensemble, ils ont fondé une famille dont il a subvenu aux besoins en exerçant le métier de peintre en bâtiment. Mais son attirance pour la subversion de l'ordre établi, pour

⁵ Merci Philippe Muray pour ce superbe, et si plein de sens, jeu de mot. Bernard Briantais préfère, lui, parler de "subversion subventionnée".

échapper au destin promis par son milieu social ne l'a pas pour autant quitté. Sa révolte a continué à sourdre dans ses dessins.

Sa trajectoire en dents de scie le met en empathie avec les outsiders : les clodos, les grandes gueules et les vieux déjà évoqués, mais aussi ceux des mondes de l'art⁶. La question de la vie et de la mort prend chez lui une importance vitale. Il la questionne à travers ceux et celles qui mettent le plus en évidence l'équilibre précaire de notre vie humaine et sociale. Bernard a envie de les protéger comme il protégeait jadis les oiseaux malades de son père. Et il les admire comme il admirait ces oiseaux.

Autodidacte qui se laisse guider par ses désirs et ses interrogations, pas par celles des autres, il a toujours aimé ces activités solitaires que sont le dessin et la peinture. "je dessinais déjà dans le ventre de ma mère" plaisante-t-il parfois. C'est un visuel : il éprouve le plaisir de retranscrire sur papier ou avec tout autre moyen disponible le spectacle de la rue, de la vie, des gens. La découverte de l'art singulier a été pour lui une révélation en ce qu'elle lui a confirmé le bien-fondé de sa passion et de ses envies. Cet "Art singulier" qui selon Laurent

⁶ *Les mondes de l'art*, Howard S. Becker, Paris, Flammarion, 1988.

Danchin "désigne de nouvelles générations de créateurs autodidactes explorant de nouveaux matériaux et réalisant leurs œuvres le plus souvent en-dehors des frontières traditionnelles entre la peinture, le dessin et la sculpture, et au-delà de l'opposition entre l'art naïf et l'art brut".⁷

Beauté, laideur, bonté, méchanceté, mépris, naïveté... se donnent à voir et à penser dans l'œuvre de Bernard Briantais avec une évidence : l'admirable est partout où on veut bien le voir. C'est ce qu'il nous démontre à chacune de ses créations. Ne nous reste plus qu'à savourer ce *petit peuple* devenu étrange par le regard attentif et bienveillant de l'artiste.

Carole Launai

⁷ Laurent DANCHIN. Art naïf, art singulier, art brut : même combat ?
Hors-série Artension. Mai/ Juin 2012



« Si tous mes textes pouvaient transmettre un peu de l'empathie que j'ai toujours éprouvée à l'égard de tous ces créateurs humbles, extrêmement inventifs, auxquels ils sont consacrés, s'ils pouvaient du même coup réhabiliter la culture populaire dont ils sont les merveilleux représentants, et apporter également au sein d'une scène artistique particulièrement perturbée et indéchiffrable, un peu de leur fraîcheur et de leur innocence, tout en rappelant, contre l'abus et l'imposture, ce qu'est la vraie création, je n'aurais pas joué en vain mon rôle de médiateur et de témoin direct d'un aspect négligé de l'histoire contemporaine des arts. »

Laurent Danchin



Je m'exprime mieux par l'image que par les mots.
Le dessin peut être maladroit, mais il parle juste.
Toute l'humanité est là fragile, cabossée, grotesque, dérisoire, abandonnée,
mais oh ! combien émouvante.
Je ne représente pas les corps magnifiés, mais tous les autres corps,
les corps contrariés, empêtrés, malhabiles.



J'adorais Célestine, ma grand-mère paternelle. Cette pauvre grand-mère était fille de ferme.

Elle s'est fait engrosser par le propriétaire. Mon père était né bâtard. Il n'aurait pas dû s'appeler Briantais.

Ma grand-mère a trouvé un mari, Joseph Briantais. Mon vrai grand-père s'appelait Peigné... Je l'ai toujours pris comme une injonction : Peignez, avec un Z.

Mais peignez donc, Briantais !

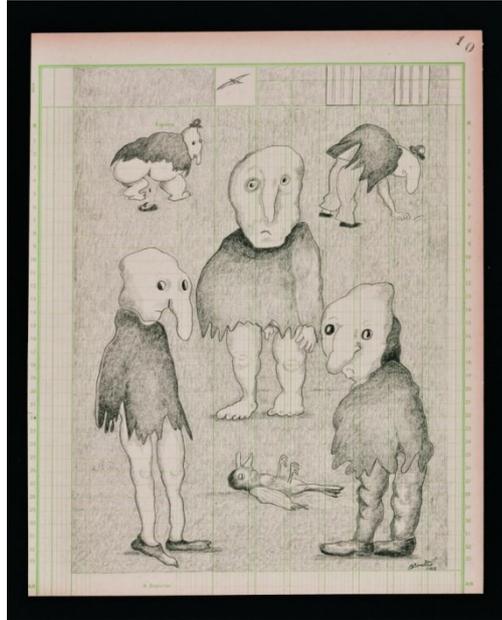
J'essaye de répondre à cette injonction.



Je me souviens des fiches d'orientation qu'on remplissait en fin de quatrième. Je mettais systématiquement trois choix.

Dans l'ordre c'était : le premier, clown, le deuxième, c'était un peu de la provocation, je voulais être curé, le troisième peintre.

Ça faisait un peu bondir le conseiller d'orientation et la professeur principale.



Je devais avoir onze ou douze ans. Je ne partais pas souvent en vacances. J'allais chez ma grand-mère à la campagne mais je restais les trois quarts du temps à Nantes. J'aimais dessiner et j'étais curieux, je me baladais souvent dans Nantes.

J'avais plusieurs thèmes, c'est comme ça que j'ai appris à dessiner.

Je dessinais les balcons, et les marteaux de portes. Les balcons de la rue Kervégan, très tarabiscotés, j'en faisais un dessin. Je rentrais et par calque, je faisais la symétrie, à l'encre de chine, pour apprendre à ne pas baver.



Ou alors j'allais au jardin des plantes, ou dans un autre jardin public ; Je dessinais les gens, les petites gens, les grand-mères, les vieux grands-pères, sur les bancs.

À la fin j'arrivais presque à faire des caricatures. Au début c'était assez brouillon, après avec un seul trait. Je m'entraînais.





Je dessinais des petites vignettes et je racontais des histoires.

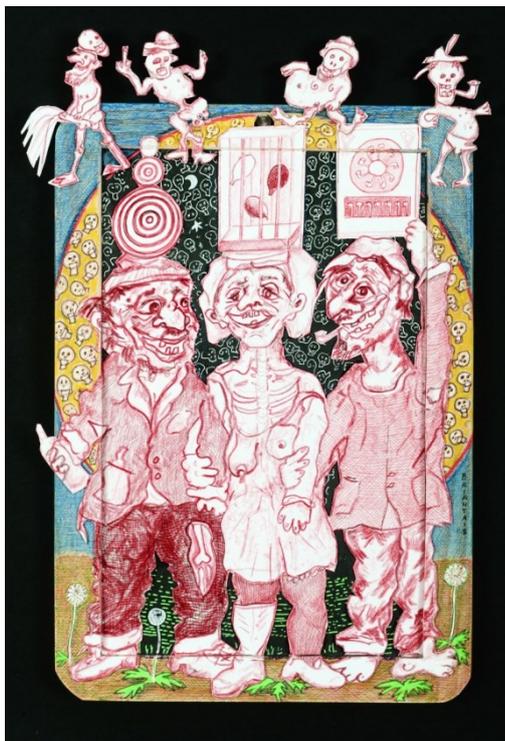
Par exemple un personnage comme on n'en voit plus : autrefois il y avait des vendeuses de billet de loterie nationale. J'habitais dans le centre de Nantes. Il y en avait une rue du Calvaire. Elle avait une petite boîte en bois, avec un guichet.

Elle agitait une clochette pour attirer les gens.

Elle était extraordinaire : une toute petite dame, un mètre vingt, un mètre trente.

Elle avait son pébroque dans le dos. Une caricature de Daumier ou Gavarni. Hyper maquillée, on aurait dit un oiseau exotique incroyable. Elle avait un beau chapeau, des plumes à son chapeau.

Moi, quand je la voyais sortir de sa boîte, j'étais fasciné par ce genre de personne. Ça me reste.



Je suivais les enterrements. La mort me fascinait : Le corbillard, la boîte où tu mettais des sous, les monogrammes avec les initiales de la personne qui était décédée, le cérémonial avec les croquemorts. Et puis la tristesse de ces gens, la mise en terre. C'était impressionnant. Je rentrais et je dessinais ça.

Surtout des enterrements avec des petits vieux. Ça me touchait beaucoup, les petites grand-mères avec leurs pébroques, habillées tout en noir. On voit plus beaucoup de ces personnages.

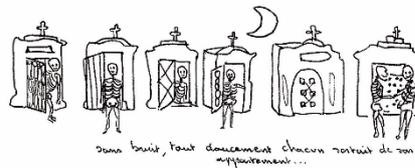
Ce sont des choses qui disparaissent. Moi, c'était mon adolescence. ...

Elles avaient des renards, leurs chapeaux, leurs poudres de riz, leurs cheveux blancs. Des superbes regards, tout délavés, mais d'une lucidité... Je pourrais en parler longtemps. J'en suis encore ému.

Pour traduire ça, j'avais la chance d'aimer le dessin et la peinture. Je m'y suis collé et ça me poursuit tout le temps. Je suis encore capable de dessiner une grand-mère. C'est quelqu'un qui existe pour moi.



Ma première peinture, je l'ai intitulée Nature morte, c'était mon grand-père avec le cercueil ouvert, sa tête, et toute la famille en noir autour, avec des arbres, la petite chapelle...





J'ai gardé une nature morte à la gouache, avec du jaune d'œuf comme liant : l'intérieur de chez ma grand'mère. Une vieille maison paysanne avec des armoires, une horloge avec un superbe balancier avec des vaches.

... Avec des pommes, des beaux paniers en osier.

Je faisais un petit étalage de pommes, de draps, je montais au grenier par l'échelle extérieure. C'était mon refuge. J'avais ma petite table de camping rouge de un mètre carré.

J'avais mon eau, mes pinceaux. J'étais peinard. Du grenier je voyais l'horizon.



J'allais très souvent au musée des Beaux-arts. Je l'adorais, il était un peu à moi.

Le conservateur en chef de l'époque s'appelait Claude Souviron. J'assistais régulièrement à ses conférences. Il était tout étonné de me voir. J'avais 14 -15 ans.

Aujourd'hui il a été entièrement refait. On l'appelle "Musée d'art" et plus Beaux-arts. On a peut-être peur de ce "beau" ?

Je ne retrouve plus ce vieux musée que j'aimais. Je suis un peu nostalgique : les parquets qui crissaient, les gardiens comme des momies.

Les gens défilent en touristes devant les tableaux. Je comprends bien qu'il faille attirer du monde, c'est très bien, mais on a perdu cette confidentialité qui m'était chère.

Le côté mystérieux d'aborder l'art disparu. Tout est ouvert, en lumière. Avant il fallait chercher les œuvres presque à la lampe de poche.

Ce musée, je le fuis maintenant.



J'avais un père qui était passionné par les oiseaux. Mon premier choc artistique a été de voir la beauté des oiseaux. Il en élevait. J'en ai vu de fabuleux. J'étais ébloui devant leurs couleurs, leurs façons de voler, leurs chants.

Il avait des bouquins d'ornithologie, avec des illustrations superbes. J'ai appris en les reproduisant. Les veuve-noire, les Rouge-gorge, le rossignol du japon, le Gould. Émerveillement de voir la beauté qui vole. J'avais 7 ans. Mon père faisait de l'élevage, quasiment intensif, de reproduction. Il avait des succès, il adorait ça. Il bichonnait ses oiseaux. Le dimanche il faisait des concours de canaris. Il leur donnait des mélanges alimentaires bien dopants pour qu'ils deviennent bien orange... des oranges fabuleux. Il y avait des frisés hollandais avec des plumes qui frisaient sur la tête. T'es là, tu te dis c'est quand même une merveille. Ils sont tout fins avec des petites pattes, des petits yeux pas plus gros qu'un grain de poivre... le reflet de la lumière... ils sont vivants...



Imagine la tristesse quand on les retrouvait morts par terre. Tu prends la mort en direct... Un petit être... J'étais choqué. Il y avait un hôpital pour tous ceux qui étaient malades, à des degrés divers de gravité. Tu apprends à vivre avec la maladie. Ils deviennent tout déplumés alors qu'ils étaient si beaux. Asthmatiques pour certains, d'autres avaient une fracture, une patte cassée. Estropiés, ils boitaient.

Un jour, j'ai demandé à mon père de m'en donner un pour le soigner. Un Cordon-bleu ou un genre mandarin. Il m'a donné une petite cage, un paquet de graines. Cet oiseau là, je lui ai mis une petite allumette parce qu'il avait une patte cassée.



À vingt ans, pour payer le loyer de la mansarde où je logeais, je faisais des peintures que j'allais vendre sur le trottoir, derrière l'Eglise Saint Nicolas.

J'avais une petite valise et je déballais tout. Une fin d'après-midi, une belle femme passe devant mon "stand". Je devais avoir un petit coup de patte, ce n'était pas des chromos.

Elle me dit Tu. Je discute avec elle. On va boire un café. On revient. Elle ne m'achète rien mais j'avais bien aimé notre conversation. J'avais été séduit.

Le lendemain soir - j'avais repéré un tableau qu'elle aimait bien, un marin - elle m'avait donné son adresse -, je suis allé la voir. Cette femme là, c'est aujourd'hui mon épouse, c'est Pascale Briantais.

On peut dire que je l'ai connue en faisant le trottoir.

Elle avait une vie plus stable que moi. Elle bossait. On est tombés amoureux. J'ai embarqué le bocal avec mon poisson rouge que j'avais dans ma mansarde. J'ai tout déménagé à la main chez elle.



L'art singulier a été une découverte, un enrichissement pour moi.
J'aurais pu continuer dans un dessin quasiment académique. L'art singulier m'a ouvert des portes.
Ce que j'apprécie, c'est la solidarité qui existe entre ces artistes, et les gens qui les représentent.
Au fil des années, je me suis fait beaucoup d'amis dans ce petit monde.



Je prends tout le vivant !

L'érotisme, le sexe, font partie de la culture populaire. Le carnaval au Moyen-âge.

Cette truculence, cela fait partie de la vie. C'est la vie joyeuse. Je suis comme ça.

C'est le côté de la danse, c'est Nietzsche, c'est dionysiaque.

Il peut y avoir un côté obscur, Bacchus, mais il fait partie de l'existence.



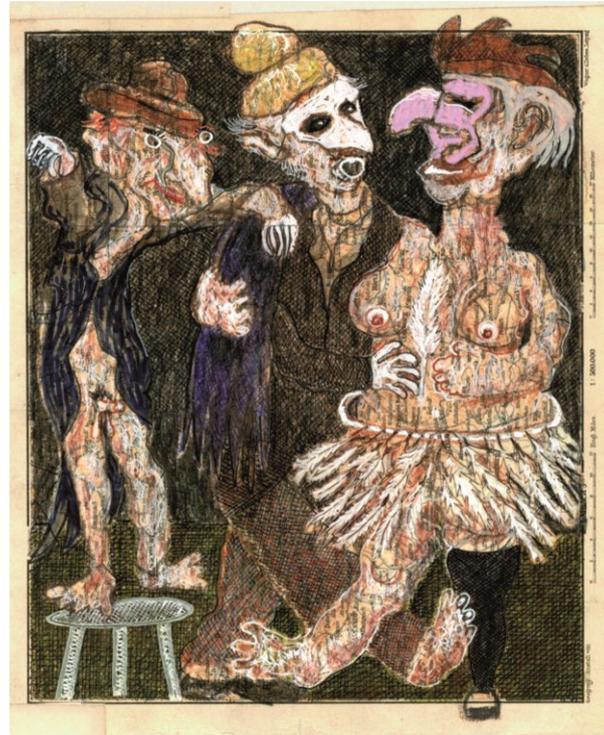
L'inspiration c'est un terme un peu mystérieux que je ne comprends pas trop bien.
Je ne suis pas là tous les matins en joignant les mains, en disant - *Sainte inspiration,*
venez à moi me secourir !



L'imagination, tout le monde en est doté. Un artiste, c'est quelqu'un qui la met vraiment en branle.

Quelqu'un capable d'accorder des choses très différentes, de faire l'alliance de la carpe et du lapin, et ça marche, ça fonctionne. Qui pose des hypothèses complètement farfelues mais qui ne sont peut-être pas si farfelues que ça. Un peu comme les scientifiques. Je pense que c'est du même ordre.

L'artiste permet aux autres d'appréhender le monde d'une façon différente. On a une vision impressionniste de la nature parce que les impressionnistes nous ont donné cette vision.



Avant, je manquais de confiance en moi, J'avais besoin de rituels. J'avais besoin du silence autour de moi,

Je ne supportais la présence de personne. Ma pauvre femme en a souvent pâti. Je m'en excuse. Je ne supportais personne, j'avais peur de me lancer... Le fameux vertige de la feuille blanche.

Je "rousinais" (c'est le patois du pays de la Mée) ... Ma grand-mère le disait), Je tournais en rond, Je faisais mine de faire quelque chose, je mettais de la musique. J'avais la trouille de commencer un dessin parce-que je savais que ça ne marcherait pas tout de suite.

Il faut un peu de temps pour chauffer le moteur. Il faut se lâcher... Le lâcher prise... Ne plus avoir peur. Petit à petit, j'ai moins eu peur. Je dessine tous les jours. J'y vais. Je sais à peu près où je vais. J'ai un thème. Je suis guidé. Je ne suis pas sur un terrain vide. Je continue ce que j'ai fait hier.



Avec l'âge, j'ai pris de la distance. L'humour et l'ironie apparaissent.
Tu t'engages moins à cent pour cent. Tu prends du recul. Le grotesque, mais contrebalancé par la tendresse, pour moi ça va de pair, c'est une façon de mettre de la distance tout en exprimant fortement certaines convictions.
Il suffit de regarder et de bien voir...
Je pense qu'on est tous tragi-comiques.
On peut rire facilement tous les quarts d'heure de soi et des autres.



Comme je l'ai dit, je me sens déchiré, tiraillé dans cette époque. Parce que vivre en fermant les yeux sur ce qui se passe à côté de toi, ça me paraît Impossible.

Je ne pratique pas un art engagé non plus, je ne suis pas un militant. Je serais juste un petit bonhomme qui veut parler de deux ou trois petites choses qu'il a pu voir.

C'est un tout petit témoignage.

Comme la lettre d'un poilu pendant la guerre de 14-18.

Moi, c'est juste un petit bout de dessin sur une carte : un clodo dans la rue.



Des gens paumés sur ces plans de ville, des clodos qui errent dans des lieux que j'imagine.

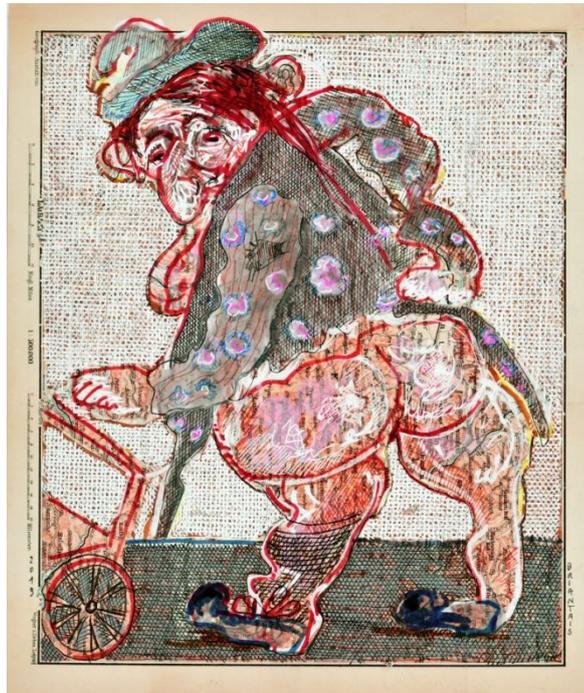


Depuis plus de deux ans je bosse sur les clodos. Ce sont des gens que j'ai connus, qui ont traversé mon existence, qui m'ont fasciné.

J'en ai fréquenté à une certaine époque. J'en ai connu dans ma jeunesse. Ils me fascinaient parce qu'ils ne vivaient pas comme les autres. J'ai cherché à comprendre pourquoi ils étaient rejetés ou pourquoi ils s'excluaient. C'est un drôle de phénomène.

Tous les marginaux m'ont toujours attiré. Pour moi c'est un questionnement. Je me suis toujours senti un peu difficilement inclus dans la société. Il y a parfois des chances et des malchances, mais j'aurais pu prendre des chemins de traverse plus dangereux. J'aurais certainement pu ne pas finir comme je suis là. J'aurais peut-être pu aller en tôle, je n'en sais rien. J'aurais pu avoir des aventures plus fracassées.

C'est pour ça que ces personnes me fascinent, parce que je ne m'insère pas si bien que ça dans la société. D'où cette fascination, cette empathie, tous ces liens que je peux avoir avec ces gens qui s'excluent ou qu'on exclue.



Tu vois, les cartons que j'ai récupérés, c'est un matériau qui est vachement chouette. Il est résistant. J'aime cette neutralité.

C'est un matériau noble finalement, plus noble que du marbre.

Il abrite des gens que j'aime bien. C'est ça qui me passionne.

La pauvreté est un témoignage qu'avec trois fois rien, de bric et de broc, on peut faire quelque chose. Je n'ai pas la prétention de dire que j'ai réussi, je dis que je tente.



Notre société est aussi la société du déchet. D'où mon désir de récupération.
Ma grand-mère ramassait le moindre bout de ficelle qu'elle trouvait : "ça peut toujours servir" disait-elle.
C'est avec ce "ça peut toujours servir" que j'aime travailler.
J'aime le bricolage, le rafistolage, le trois fois rien. C'est une démarche qui glisse vers la poésie.
Mes petits *Théâtres bucoliques* sont une sorte d'hommage aux cabanons que l'on trouve dans les jardins ouvriers. C'est la poésie du peu, du banal, du bancal, du précaire, du malgré tout.
C'est de l'ingéniosité et de la malice aussi.



Et puis las du dessin pour le dessin j'ai eu envie de tenir dans mes mains comme un enfant sa poupée, mes personnages.

Je les voulais encore plus présents, vivants ; J'ai confectionné des figurines en pâte à modeler à cuire. Je les ai installés dans des sortes de castelets, avec comme toile de fond les pages d'un livre illustré :

Petit théâtre tragi-comique de personnages dépenaillés, "trempés-guenés", se mirant dans les flaques d'eau, leur face de lune dans le caniveau.



Pour terminer voilà une petite liste de livres que j'aimerais partager parce qu'ils ont fortement imprégné mes créations :

- *Albert Cossery* *Mendiants et orgueilleux*
- *Robert Giraud* *Le peuple des berges* *Le vin des rues*
- *Jack London* *Les vagabonds du rail* *Le peuple de l'abîme*
- *Georges Orwell* *Dans la dèche à Paris et à Londres*
- *Gaston Couté* *Le chanson du gâs qu'a mal tourné*
- *Harry Martison* *La société des vagabonds*
- *Jacques Yonnet* *Rue des maléfices*
- *Jean-Paul Clébert et Patrice Molinard* *Paris insolite*
- *Henri Poulaille* *Le pain quotidien*
- *Patrick Declerck* *Les naufragés*
- *Antoine Compagnon* *Les chiffonniers de Paris*
- *Mikhail Bakhtine* *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au moyen âge et sous la renaissance*



Il y a la beauté et il y a les humiliés, quelques soient les difficultés de l'entreprise, je voudrais ne jamais être infidèle ni à l'une ni aux autres.

Albert Camus

TABLE DES ILLUSTRATIONS

17 - ***Berniques et bigorneaux***
Acrylique 2014

19 - ***Paul Carton***
Technique mixte (bois, papier, carton).
2015

21 - ***Détail, Enterrement d'Antan***
Encre de chine sur carte. 2013

23 - ***Pauvre Pierrot***
Pierre noire sur papier livre compta. 2018

25 - ***H l'Aime***
Acrylique poska sur carte. 2014

27 - ***Bancs publics (La vache-qui-rit)***
Mine de plomb et crayons de couleur. 2014

29 - ***Fête foraine***
Sanguine sur ardoise. 2016

31 - ***Les chats chagrins***
Encre de chine sur carte. 2013

33 - ***Ophélio***
Sanguine sur ardoise. 2016

35 - ***Le vagabond ailé***
Sanguine et encre sur ardoise. 2016

37 - ***Métro fantôme***
Encre de chine et acrylique sur carte. 2013

39 - ***Oiseaux et petites dames dans une volière***
Technique mixte. 2018

41 - ***Le béquillard (détail théâtres bucoliques)***
Technique mixte. 2018

43 - ***Les radiocoincés***
Technique mixte sur carte ancienne. 2013

45 - ***Sur le pavé***
Encre sur carte. 2015

47 - ***Carnaval des animaux***
Sanguine. 2016

49 - ***Bancs publics (La nourrice)***
Mine de plomb et crayon de couleur. 2014

51 - ***Noctambules***
Encre sur carte. 2017

53 - ***La bonne copine***
Encre sur carte. 2017

55 - ***Festin carnavalesque***
Acrylique. 2015

57 - ***Delirium tremens***
Encre sur carte. 2016

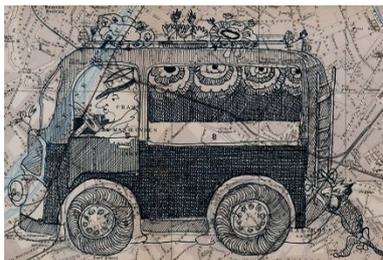
59 - ***Le chiffonnier***
Technique mixte (bois, carton, papier). 2018

61 - ***Monsieur le Prince***
Encre sur papier- 2019

63 - ***Gilets jaunes acte I***
Technique mixte (bois, carton, papier). 2019

65 - ***Petit théâtre bucolique au lapin***
Technique mixte. 2017

67 - ***Castelet : théâtre de nuit***
Technique mixte. 2018



MYCE
LIUM

MYCELIUM

88 quai de la Fosse. 44100 Nantes
mycelium@rocketmail.com
Site : www.mycelium-fr.com

Site Bernard Briantais : www.bernard-briantais.fr

Photographie : Vincent Jacques - Graphisme : Jean-Luc Giraud



Je serais juste un petit bonhomme qui veut parler de deux ou trois petites choses qu'il a pu voir.

C'est un tout petit témoignage.

Comme la lettre d'un poilu pendant la guerre de 14-18.

Moi, c'est juste un bout de dessin sur une carte : un clodo.